

ques, emportés par un zèle louable, mais qui n'excuse jamais l'insuffisance du savoir, se mirent également à l'œuvre. Les vieux manuscrits revirent la lumière; secoués de leur poussière séculaire, ils durent tressaillir d'aise. On fouilla toutes les bibliothèques de l'Europe, du midi au nord, de l'est à l'ouest. Les manuscrits à notation boëtienne n'existaient plus ou à peu près : le zèle carlovingien en avait fait bonne justice; on se garda bien de demander quelque chose aux livres ambrosiens ou mozarabes échappés à la destruction des fanatiques ultramontains. On ne trouva partout que des neumes; leur nombre, leur variété, leur différence, selon l'écriture des nations auxquelles ils appartenaient, étaient faits pour épouvanter les plus courageux; il n'en fut rien; nécessité fait loi.

Les neumes étant intraduisibles, on eut recours aux livres guidonniers; on reconstitua les modes sans prendre souci du dire d'Athénée; on rechercha l'*Alleluia* de Pâques dans les manuscrits du douzième, du treizième et du quatorzième siècles, dont la notation diffère peu de celle d'aujourd'hui; on plaça des neumes au-dessus, et plusieurs eurent l'audace de s'écrier : Nous avons traduit les neumes !

On reprochait aux évêques gallicans d'avoir coupé des chants, d'avoir mutilé des mélodies qui rendaient les exigences des offices religieux inconciliables avec celles de la vie sociale. Qui donc a mission de discipliner le troupeau, si ce n'est le berger ? Il fallait un prétexte à la querelle, c'est celui-ci qu'on choisit d'abord. Depuis on a bien changé, et naguère vous avez pu lire que les livres liturgiques lyonnais étaient anti-canoniques et hérétiques, malgré l'approbation expresse de deux papes : Paul V et Grégoire XVI.

Le zèle des traducteurs de neumes ne connaissait point de limites; il semblait que chaque signe fût un dogme. Cela ne dura pas. Le père Lambillotte, le premier, fut épouvané